

La psychanalyse à l'épreuve de l'indécent

Eric Bidaud

► **To cite this version:**

Eric Bidaud. La psychanalyse à l'épreuve de l'indécent . Questions de communication, Presses Universitaires de Nancy - Editions Universitaires de Lorraine, 2014, pp.165-175. 10.4000/questionsdecommunication.9280 . hal-02535209

HAL Id: hal-02535209

<https://hal-univ-paris.archives-ouvertes.fr/hal-02535209>

Submitted on 7 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bidaud, E. (2014). La psychanalyse à l'épreuve de l'« indécent ». *Questions de communication* n°26. 165-175, (CNU 71).

La psychanalyse à l'épreuve de l' « indécent ».

Freud dans sa définition du champ du « sexuel » tenait compte dans un même ensemble de l'opposition des sexes, de la jouissance sexuelle, de la fonction de la procréation et du « caractère indécent d'une série d'actes et d'objets qui doivent rester cachés » (2000, p.314). Ce rapport à l' « indécent » (ou l' « inconvenant » selon la dernière traduction) s'exprime dans le plaisir du voir et de l'être vu mais aussi du dire et de l'être entendu et participe du registre du sexuel infantile qui pourra trouver à l'âge adulte de multiples voies d'expression, contribuant même à l'évolution de l'objet sexuel vers la beauté. L'évolution de l'objet sexuel vers la beauté est liée à la dissimulation progressive de cette partie du corps (les organes génitaux) qui soutient la curiosité sexuelle, en reliant donc la beauté à la notion de voilement et secondairement de détournement en l'orientant du côté de l'art. Le beau naîtrait de l'instant où il fut possible de détacher l'intérêt exclusif à l'endroit des parties génitales pour le déplacer vers « certains signes sexuels secondaires ». Le beau participe ainsi d'un mouvement de voilement de ce qui est l'objet premier de l'excitation sexuelle, lequel est ainsi chassé du registre du beau. « Il me paraît incontestable, écrit Freud, que le concept du « beau » a ses racines dans le terrain de l'excitation sexuelle et qu'il désigne à l'origine ce qui est sexuellement stimulant. Ceci est en relation avec le fait que nous ne pouvons jamais proprement trouver « belles » les parties génitales elles-mêmes, dont la vue provoque l'excitation sexuelle la plus intense » (1987, p.67). Aussi, nous pourrions avancer que la « laideur » des organes génitaux est non pas le négatif de la beauté mais en tant qu'origine oubliée (rejetée) de celle-ci, sa vérité. Derrière la beauté se dissimule l'indécent, étymologiquement ce qui n'est pas présentable, la face honteuse du sexuel infantile.

Le plaisir de regarder et de montrer (associé à la composante cruelle de la pulsion sexuelle) s'affirme tout au long de la petite enfance en tant que tendance autonome. « Les petits enfants dont l'attention est attirée un jour sur leurs propres parties génitales- le plus souvent par le biais de la masturbation- ont coutume de franchir le pas suivant sans intervention extérieure et de développer un vif intérêt pour les parties génitales de leur compagnon de jeu. Comme l'occasion de satisfaire ce genre de curiosité ne se présente la plupart du temps qu'au moment de la satisfaction des deux

besoins excrémentiels, ces enfants deviennent des voyeurs, d'ardents spectateurs de l'évacuation d'urine ou de matières fécales des autres » (p.120).

Ce plaisir de regarder et de montrer subira avec l'entrée en jeu du refoulement un recul mais subsistera dans les jeux ordinaires de l'érotisme dit préliminaire de la sexualité adulte en tant que « curiosité » dirigée vers les parties génitales de l'objet convoité. En ce sens la perversion infantile donne sa direction à l'expression de la sexualité dans ses voies les plus communes, par quoi les sexualités ne peuvent être dites normales que pour autant qu'elles sont empreintes d'un infantilisme pervers commun à tous. « Aucun bien portant ne laisse probablement de joindre au but sexuel normal un supplément quelconque, qu'on peut qualifier de pervers, et ce trait général suffit en lui-même à dénoncer l'absurdité d'un emploi réprobateur du terme de perversion » (p.73).

Par le plaisir scopique, le Schaulust, s'éveillent l'ordinaire de l'excitation libidinale sur le mode du regard actif dirigé sur l'objet mais aussi sur le mode passif, le possible de « l'exhib», le « show de l'indécence ». Comme métaphore du sexuel, le dieu Priape a tous les attributs de l'obscène antique et de l'indécence rieuse. Il est représenté par un corps d'enfant affublé d'un membre viril disproportionné toujours exhibé. Il est la sexualité en excès, transgressant les valeurs de la bienséance, de la retenue et de la pudeur. « A force de montrer ce qui doit être voilé, d'exhiber sans arrêt ce qu'il faut camoufler, Priape incarne cette laideur caractéristique de l'inconvenance. Son comportement trop visible est alors taxé de *turpis*. Ce terme fait partie du lexique latin de la laideur morale et physique, souvent révélée par la vue, qui exprime également l'indécence, l'obscénité, ce qui est sans charme et cause la répulsion » (Olender 1986, p. 384).

Il est par sa nature « offensante » la visibilité du refoulé de la sexualité infantile. Ce dieu indécence est la figure effrayante et honteuse du champ obligé du fantasme et en ce sens ne cesse d'appeler notre regard, de nous entraîner vers les lieux fascinants de sa séduction dérangeante. C'est sous cet aspect du « dérangeant » qu'émerge la possibilité du rire et de la dérision que suscitent l'obscénité et l'impudeur¹.

- Les pudeurs de la psychanalyse contemporaine

La psychanalyse, qui s'est peu intéressée à la question, a montré une position que nous qualifierons d'embarrassée par rapport à la « scène pornographique ». Plus occupée à « démontrer » les dangers de l'extension du « porno » sur la scène libre du web, la psychanalyse a bien souvent fait le choix (

¹ Il est à souligner que Freud ne fait que passer sur ce rapport qu'il intuitionne entre le rire et l'obscène dans son étude sur le mot d'esprit, laissant en suspens cette ligne de recherche : « Il conviendrait aussi de réserver une place plus importante à l'étude du comique, du sexuel et de l'obscène. » (*Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Paris : Idées/Gallimard, 1978, p. 372)

et pris le risque) d'une position normative ou péjorative ou encore s'est centrée sur la question du lien addictif à la pornographie donc d'une certaine psychopathologie du regard en ce retour du même sur une scène « désaffectée » court-circuitant la fonction élaborative du fantasme (Estellon, 2014). « La réflexion psychanalytique, écrit avec finesse P. Lacoste, n'a peut-être pas encore pris la mesure de ses propres théorisations de l'image, de l'imaginaire et de la fonction du regard, comme si « l'image » la portait à des excursions toujours trop lointaines » (1998, p.653).

G. Bonnet (2003) voit sous le phénomène « porno » l'émergence « d'un iceberg obscène, qui veut que les adultes aujourd'hui agressent les personnes les plus sensibles en leur infligeant la vision de leur sexualité génitale de la façon la plus triviale et la plus directe possible. L'impact des images pornographiques sur les plus jeunes n'est pas un effet secondaire, c'est le but inconsciemment recherché » (p.16). Ainsi, avant d'être un phénomène de voyeurisme de masse, la pornographie dans sa dimension d'emprise s'affirmerait comme un exhibitionnisme pervers, une « pédophilie à l'échelle planétaire » des adultes soutiens de cette industrie. « Tous ceux qui élaborent ces images, qui les diffusent ou qui les laissent diffuser le font pour assouvir une jouissance perverse d'une très forte intensité » (p.15). On reconnaîtra que l'examen de G. Bonnet, sous couvert de la doctrine, se déplace d'une position clinique (qui est la sienne) à une position politico-morale où le sujet est la victime à-priori d'une entreprise de « perversion » des masses. Si l'effet pathogène des images pornographiques sur le psychisme d'un jeune sujet peut être une hypothèse, celle-ci ne peut suffire à rendre compte des complexités du lien sujet/image sous le seul rapport de la violence manifeste de sa source. Si la psychanalyse n'est pas en soi compétente pour déterminer les critères de la beauté (ou du convenable), elle ne l'est pas davantage pour se prononcer sur ceux de la « laideur » (ou de l'inconvenant). Certes, peut-elle modestement énoncer des hypothèses sur les sources inconscientes de leurs possibilités.

G. Bonnet reconnaît en quoi « l'exhibition du sexe n'est pas un mal en soi, elle est même nécessaire : c'est un passage vers la découverte de sa beauté intrinsèque et de toute forme de beauté quelle qu'elle soit, et l'obscénité déplaisante de la plupart des représentations actuelles constitue à n'en pas douter un obstacle sur le chemin de cette découverte » (p.17). C'est la question de cet « obstacle » qui doit être posée et non pas supposée résolue². Ce fameux chemin vers la beauté ou les produits socialement valorisés entrevu par la psychanalyse comme sublimation de la pulsion sexuelle reste un espace théorique de questionnement.

Nous remarquerons que l'hypothèse d'une perversion du social contenue dans la position de Bonnet oriente un certain courant de la psychanalyse contemporaine (Melman 2002, Lebrun 2007) qui

² Il y aurait ici, en contrepoint, à s'interroger sur la présence (et même la sur-présence) de l'obscène dans l'art contemporain. Ce qui participe de l'intime le plus intérieur est offert de l'extérieur le plus ouvert. Ce qui est censé ne pas apparaître surgit au cœur du paraître. Voir V. d'Auzac de Lamartine, L'obscénité : force d'émergence dans l'art contemporain, in *La voix du regard. L'obscène, acte ou image ?*, n°15, 2002, p.163-169.

repère un « nouveau sujet » en mal de la limite oedipienne freudienne. Un nouvel espace social rendrait possible le développement de ce qui est nommé une « perversion ordinaire ». « Une des caractéristiques de la « perversion ordinaire » consiste à considérer un déplacement sur la scène du social de la sexualité polymorphe, pré-oedipienne, de l'enfant. Les auteurs insistent sur le fait que les modes de jouir aujourd'hui, reflétés, organisés et instrumentalisés par le discours du capitaliste, semblent correspondre à cette organisation pulsionnelle polymorphe qui trouverait un semblant de satisfaction dans la multiplication à l'infini des objets de consommation. » (Koren 2013, p. 59). Ainsi le « discours social considéré comme pervers » organiserait une nouvelle structure du sujet. Pour S. Tisseron, « ce qui est menacé chez le spectateur (du porno), c'est la possibilité même d'installer le refoulement qui est la condition de la culture. L'obscène peut apparaître dès lors comme une énorme machine à détruire les fondements culturels... Dans les films pornographiques, il n'y a rien de métaphorique. Tout est absolument dé-métaphorisé... L'individu se structure en effet lorsqu'il s'engage dans la métaphore. L'obscène, c'est ce qui menace la capacité de mettre en métaphore » (2002, p.116). Nous pouvons certes tenir pour défendable cette idée de dé-métaphorisation à l'oeuvre dans le porno ; ce qui cependant est plus douteux est l'hypothèse d'une extension (et même d'une contagion) au delà de la scène regardée du jeu porno. S. Tisseron supposerait « une machine de guerre », donc une intention sous-jacente à la production de l'obscène, un complot à l'endroit de la métaphore. « C'est cela qui est la catastrophe absolue pour chacun. C'est cela qui casse les possibilités de penser. » Rien de moins. Nous souhaiterions soutenir plus avant l'idée que si le porno engage dans une certaine mesure un processus dé-métaphorisant, c'est davantage en terme de « suspens » de la métaphore, ce qui signifie autre chose qu'une « casse » de la pensée ou d'une attaque de la barrière du refoulement. C'est précisément de ce « suspens » que peut dépendre le travail de sexualisation du passage adolescent.

Les travaux nombreux de Tisseron sur les rapports du jeune sujet à l'effet d'images, en particulier au regard de la violence, occupent aujourd'hui, à distance de la praxis analytique un terrain éducatif et prophylactique où se croisent souci de prévention et orientations des conduites.

- Le sexe « risible » de la jouissance

Au delà de l'obscène qui est dans le «porno» un point de fuite, ce qui caractérise cette scène est le grotesque: le plus de vrai, le rajout de formes, de cris et de postures. Si l'on en revient aux prémisses du terme, grotesques se dit des arabesques trouvées dans les édifices anciens ensevelis pour désigner leur côté fantasque. Il s'agit de «figures qui font rire, qui outrent la nature» (Littré). L'art grotesque des jardins, par exemple, rajoute de la nature à la nature: du rocher, de la végétation, du signe au signe.

Le sexe d'une femme montré sur la scène ordinaire d'un film pornographique est en ce sens un sexe grotesque en tant qu'il est maquillé, fabriqué, dénaturalisé à force de surnaturalité; c'est un sexe visage. La pornographie «visagéifiée»³ le sexe et en ce procès lui ôte sa charge d'obscénité. Le sexe pourrait-il être cette partie partie cachée restituée sans retouche, regardée en sa pleine nature? Non. Il doit être dans la modernité de la pornographie une partie du corps qu'on retouche comme un visage. «Visagéifier» l'objet participe de la pacification de l'objet. Ce réel qui ne parvient pas à faire visage correspond précisément à l'obscène: réel innommable de la chair que la rhétorique du film pornographique ne cesse de recouvrir. Le sexe doit devenir risible, ridicule, pas sérieux pour qu'on puisse en jouir. Il faut qu'il se masque, qu'il se fasse grimace, que la chose soit parade et passade. Dans sa représentation le sexe ne peut viser que la comédie, la pantomime. Le grotesque est sa manière de se tenir sur la pente de l'angoisse.

Le «porno» est ce qui insiste dans son indigente répétition (mais tout est là) à fabriquer du «visage» dans l'Autre, c'est-à-dire à parer cette horreur qui fait à l'adolescence retour dans l'irruption du sexuel pubertaire. Nous dirons que la sexualité qui s'invente et doit s'inventer chez le jeune adulte et bien au delà doit prendre masque dans les sens qu'il convient de donner à ce mot: parure, trompe l'œil, jeu du vrai et du faux... C'est ainsi sur une scène masquée, «visagéifiée» que s'improvisent les mouvements de la sexualité qui, en quelque sorte, se socialisent.

La formation de la scène pornographique tient à cette opération théâtrale de «parade phallique», de monstration et de défi, parade en son double sens d'exhibition pompeuse et d'évitement d'une attaque (une idée déjà esquissée par Freud (1922) dans son petit article sur Méduse). Le débordement de cette scène sur l'espace public doit être interprété comme une mesure défensive, apotropaïque, dressée au devant d'une horreur débordante: l'effroi de la castration. De cette opération «mythique», nous avons bien sûr à comprendre la version moderne sous l'angle de cet effroi que ne contiendrait plus le sujet sans ce plus d'obscène dont il fait une fonction de contenance. En ce sens, la pornographie détient moins de valeur subversive qu'un caractère de normalisation ou de «redressement» du sujet dans son rapport à la scène sociale. Mais aussi, plus la fonction pornographique est accentuée, moins elle dérange en tant que telle la norme sociale. Est-elle simplement évaluée comme excès, anomalie passagère ou fléchissement moral de la société? Elle est en tous les cas très normalement digérée⁴.

- Visage du sexe et sexe du visage

³ Nous indiquons que les termes : « visagéifier », « visagéification » sont empruntés au développement de G. Deleuze sur le visage dans *Mille plateaux* (en collaboration avec F. Guattari). Paris : Ed. de Minuit, 1980.

⁴ Je me permets de renvoyer à mon article : L'adolescent et la « scène pornographique ». In *Adolescence*, 2005, 23, 1, 89-98.

Cette relation du sexe montré au visage caché, cette communication même du voilé/dévoilé, apparaît dans les premières photographies obscènes, contemporaines de l'apparition de la photographie. Ainsi Auguste Belloc (1800-1867), photographe professionnel par ailleurs honorablement connu pour ses portraits académiques, met en scène dans ses photographies licencieuses, le sexe dénudé de femme seule allongée sur un lit, encadré d'un flot de jupons et se couvrant le visage d'un bras laissant parfois apparaître l'éclat d'un œil. «Le cerne comme l'auréole de linges qui encadre le sexe, fait de la chair circonscrite un temple et un piège pour le regard. Les yeux ne se détachent plus de l'image qui les a capturés, c'est le cercle de la fascination. C'est la face de l'antique Baubô qui retrousse sa tunique au dessus de ses hanches, découvrant à Démeter un ventre facialisé, un visage pubien. Le sexe comme la bouche est un organe d'appel » (Comar 2001, p. 21).

Le champ fascinant de Méduse réfère à la facialité opposé à l'humanité du visage. Dans ce face à face de la frontalité, ce qui se joue est une jouissance de mort, horreur d'une altérité radicale et ce qui se pose dans la facialité de l'autre est la question du féminin assimilé à l'abîme, le radicalement autre. Méduse, c'est un obscène qui porte le malheur, le mauvais œil, un œil hors-visage. A contrario, l'obscène de Baubô sollicite un regard qui rejoint un visage, un visage-sexe. La mise en jeu de l'obscène en sa portée terrifiante ou libératrice participe de la construction/déconstruction du visage. De Méduse à Baubô se mène une lutte d'obscénité d'où procède le sujet. Contre le cri, la parole, contre la face grimaçante de Méduse, le visage rieur de Baubô.

Le visage dont on pourra louer les attraits et reconnaître la beauté n'est pas sans conserver la trace inconsciente de sa connivence avec l'organe sexuel dissimulé au regard. La correspondance imaginaire et fantasmatique entre sexe et visage est attestée par la psychanalyse qui repère dans l'inconscient le déplacement entre des pôles opposés: le bas et le haut, le pur et l'impur, le beau et le laid. Visage du sexe et sexe du visage montrent un axe de correspondance que l'on retrouve dans les représentations collectives ou individuelles « par l'utilisation d'équivalences symboliques, d'analogies imaginaires et fantasmatiques, de différentes correspondances substitutives entre sexe et visage » (Desprats Péquignot 2005, p.115). Dolto (1984) soulignait la relation du sexe au visage en montrant l'importance et la survivance des mimes, masques, déguisement et autres grimaces, qui seraient des moyens de négocier, en les camouflant, les sentiments d'impuissance ou de honte que l'enfant éprouve à ressentir des pulsions qui pourraient lui faire perdre la face, ou dénier la valeur de son sexe génital.

Considérer la construction du visage comme un processus qui s'origine dans les tous premiers liens de la mère à l'enfant permet de penser ce que nous pouvons nommer sa remise au travail dans l'après-coup du stade du miroir que constitue le passage adolescent. Nous avons à penser l'enjeu que représente la problématique du visage dans les réaménagements de l'image du corps adolescent.

Aussi, toute une problématique du voilement situera l'adolescent vers ce que nous pouvons nommer sa «revisagéification»⁵ nécessaire comme réponse à son questionnement dans le champ de l'échange des regards. Le voilement de l'adolescent, ou processus esthétique de recouvrement, inclut aussi bien l'importance que celui-ci accorde au vêtement, comme parure ou parade, que le souci de l'esthétique du corps, de l'art de la coiffure au maquillage, en allant jusqu'à l'inscription et l'ornementation sur le corps propre: tatouage et piercing. La mode et le style de l'adolescent jouent sur un partage entre le bon et le mauvais goût, l'ordre et le désordre, le beau et le laid. Ils courent au devant du regard pour le capter, le provoquer, le questionner, et, également, l'apaiser à travers la codification, la ritualisation et l'uniformisation des modalités d'habillement des adolescents. C'est enfin le corps tout entier dans son rapport à l'espace qui fait jeu du geste et du mouvement à inventer: la danse, la démarche, le rythme, qui traduisent la chorégraphie du corps en quête d'une nouvelle visibilité dans le champ de l'Autre.

Ce que nous entendons sous la notion de «visagéification» du sujet désigne ce jeu de découverte-recouvrement du corps propre comme nécessaire médiation dans la rencontre des regards. L'adolescence engage, en effet, une rencontre et une invention de l'Autre de l'autre sexe comme altérité vraie, sujet et objet du désir, rencontre que nous spécifions comme rencontre des regards. Aussi, par invention de ce dernier, nous indiquons ce par quoi l'autre de l'Autre est trouvé-retrouvé, ce par quoi s'opère la «revisagéification» de son corps, c'est-à-dire son voilement.

L'idée que nous défendons est que la pornographie est une des voies adolescentes par laquelle s'engage le processus de «re-visagéification», de sorte que nous nous mettons en réserve de tout jugement définitif sur le plan moral qui viendrait à penser le champ du pornographique comme participant nécessairement d'une «dégradation» du sujet et de l'Autre.

Cette idée de construction du visage à l'adolescence peut être comprise comme cet espace où se joue et s'assume la revisite du stade du miroir, en particulier du côté du regard et de son appropriation, permettant de mettre en place les nouveaux montages entre le sujet et l'objet pour construire une relation génitalisée à l'autre sexe. Par le voilement, dans le sens que nous avons donné à ce terme, le corps prend visage, il s'envisage dans son rapport à l'Autre, il se construit comme regardable et s'invente comme désirable. Cette partie du corps, que tel sujet regarde comme détestable et honteux, va devenir dans la construction esthétique du voilement paradoxalement un lieu désigné au regard de l'autre. Il va faire appel et devenir un enjeu de la relation sexuée; ainsi, le terrain même de la honte du corps va devenir un enjeu d'érotisation, une voie nouvelle d'invocation de l'Autre, une scène de séduction.

⁵ Je me permets de renvoyer à notre article: Bidaud E, Ouvry O. (2007). Adolescence, vêtement et visagéification. *Adolescence*, 25,3, 645-656.

- Jeu et enjeu de la séduction du “porno”

L'offre érotique d'avant la toute présence de l'image, confinée dans un espace confidentiel d'initiés (la littérature érotique jusqu'aux clichés “obscènes” du début de la photographie) se cachait et cherchait pour apparaître les interstices de la censure. L’“amateur” était l'acteur d'un jeu de pistes qui ne rentrait pas pour une moindre part dans la saveur de son programme érotique. A présent, l'offre érotique s'expose sur un marché sans secret et est devenue triviale. Le “regardeur” de ce marché se promène dans les arcanes de la multiplicité des sites mais demeure acteur d'une décision qui définit encore son intimité. Si le “regardeur” n'est plus un initié, il est un “badaud” qui s'éprouve dans un espace que nous nommons de séduction. En cela nous disons que la séduction est loin d'être un pur attrait émanant de l'autre mais surtout un temps d'élaboration de la sexualité pubertaire. La séduction est ce par quoi est problématisée la rencontre du sujet et du sexuel issu de l'autre.

Ainsi la séduction est un espace à inventer par l'adolescent: l'espace du fantasme où se jouent les scènes imaginaires répétées de la rencontre des sexes. La séduction comme espace signifie qu'elle est un lieu d’“événements des corps”, lieu de la reconstruction de la fenêtre du fantasme qui rend possible le positionnement psychique/sexué.

Mais précisons: ce qui caractérise la “scène porno” est une certaine mise en vacance de l'espace de séduction ou plus distinctement sa suspension dans une accumulation des signes qui le fige, le cadre; mais c'est en ce sens qu'elle acquiert sa fonction ambiguë d'être un pôle défensif qui participe d'une certaine neutralisation du sexe et dans le même temps de son cadrage.

- D'une hantise à l'autre

Nous voudrions considérer une chose étrange, le fait que la masturbation qui est un des effets, sinon recherché, a minima obtenu au devant de la scène “porno”, n'est plus un sujet, c'est-à-dire n'est plus matière à discours. Si la masturbation fut tout au long du 19^e siècle la hantise des “pères”, ce par quoi le corps adolescent était traqué et surveillé (Foucault 1999), il est remarquable qu'aujourd'hui la masturbation comme effet de la pornographie n'est pas en tant que tel désignée, nommée, et par conséquent pensée. La pornographie “condamnée”, celle qu'aujourd'hui l'adulte récuse comme cette “chose” qui n'est pas restée à sa place, dans l'ombre et le secret de l'intimité de l'adulte, la “chose” qui déborde à la lumière de l'ado, serait l'expression hypocrite du désarroi des pères devant ce qui pointe d'une vérité invouable. La pornographie de l'ado qui fait crise serait la vérité insupportable des parents, vérité sous laquelle sommeille un non-dit: le rapport du jeune, mais insistons-nous, de tout sujet à la masturbation.

A cette inquiétude à présent dépassée autour de la masturbation se substitue un souci d'un nouveau genre, le rapport du jeune à l'image sur la scène du web. Il s'agit de mesurer les potentialités traumatiques, les valeurs de toxicité de l'image et de "calculer" les possibilités de son usage, les seuils admissibles de son exposition. Des "experts-psy" sont requis pour donner leurs recommandations sur l'usage des technologies en fonction des âges. H. Romano (2014) fait valoir qu'en 2013, l'Académie des sciences a publié un communiqué intitulé *Les enfants et les écrans* où S.Tisseron, O. Houdé et P. Léna proposent un code d'usage des technologies numériques. "Ils insistent surtout sur l'importance d'éduquer aux images pour limiter les risques pathologiques des écrans (pratiques excessives). Autrement dit, il s'agit très tôt, de leur apprendre à avoir un regard critique face à ce qu'ils voient et à comprendre que ces images ne sont pas LA réalité..." (Romano, p.33).

Sans surprise, la pornographie est définie selon le codage habituel, comme "sexualité sans affect, sans émotion, sans séduction, sans sentiment et sans respect de l'autre", et "les jeunes qui visionnent ces images n'ont aucun repère éducatif quant à la sexualité et quant aux écrans, et le risque est grand qu'ils perçoivent ces images comme la norme et qu'ils tentent de les reproduire" (Romano, p. 34).

Le débat est ainsi ouvert et en ouvre un autre. N'y-a-t-il pas quelque chose de suspect (c'est-à-dire qui interroge analytiquement toute position auto-proclamée de faire le bien d'autrui) à oeuvrer au bien de l'Autre, non pas à se représenter ce qui serait sa souffrance, sa gêne, mais à se mettre en lieu et place de ce qui serait appel de cet Autre?

Winnicott considérait l'adolescence comme "un état pathologique normal", reprenant une formulation que Freud appliquait à l'état amoureux ou au rêve. Ainsi serait-il anormal d'y échapper, de même que la société devrait bien se garder de prétendre y porter remède. La société, avançait-il, n'est pas assez *sane*, c'est-à-dire pas assez sensée, insuffisamment dépassée dans sa propre crise pour répondre à celle de l'Autre.

Résumé:

Freud dans sa définition du champ du « sexuel » tenait compte dans un même ensemble de l'opposition des sexes, de la jouissance sexuelle, de la fonction de la procréation et du « caractère indécent d'une série d'actes et d'objets qui doivent rester cachés » (*Leçons d'introduction à la psychanalyse*). Ce rapport à l' « indécent » s'exprime dans le plaisir du voir et de l'être vu mais aussi du dire et de l'être entendu et participe du registre du sexuel infantile qui pourra trouver à l'âge adulte de multiples voies d'expression.

Nous conviendrons que la psychanalyse « contemporaine » s'est peu intéressée à cet aspect de l'« indécent » : le champ du pornographique (étymologiquement aux écritures prostitutionnelles) et moins encore au « porno », ces néo -espaces de l'expression pulsionnelle du voir et de l'entendre.

Le discours psychanalytique a ou bien encouragé une approche péjorative et normative (G. Bonnet, S. Tisseron) ou bien s'est centré sur la question du lien addictif à la pornographie donc d'une certaine psychopathologie du regard.

Nous voudrions montrer les prémisses d'une autre voie de recherche à partir de l'hypothèse que le « porno », cet objet ordinaire de l'espace internet, participe du passage adolescent en lien avec l'irruption du « sexuel pubertaire ». Nous dirons que la sexualité qui s'invente et doit s'inventer chez le jeune adulte, et bien au-delà, doit prendre masque dans les sens qu'il convient de donner à ce mot : parure et parade, jeu du vrai et du faux... C'est ainsi sur la scène masquée, théâtralisée du « porno » que s'improvisent les mouvements de la sexualité qui, en quelque sorte se socialisent.

Mots clé : psychanalyse, porno, adolescence, obscène, visage

Bibliographie :

Bidaud E. (2005). L'adolescent et la « scène pornographique ». In *Adolescence*, 23, 1, 89-98.

Bidaud E, Ouvry O. (2007). Adolescence, vêtement et visagification. *Adolescence*, 25,3, 645-656.

Bonnet G. (2003). *Défi à la pudeur. Quand la pornographie devient l'initiation sexuelle des jeunes*. Paris : Albin Michel, 2003, p. 16.

Comar P (2001). Sous le manteau du photographe. In: *Obscénités*. Aubenas S, Comar P. Paris: Albin Michel/Bibliothèque nationale de France, p.20-32.

Deleuze G (en collaboration avec Guattari F) (1995). *Mille plateaux*. Paris: Ed. de Minuit.

Desprats Péquignot C. (2005). Correspondances sexe/visage et sang génital. In: *Champ Psychosomatique*, n°40, p.115-133

Dolto F. (1984). *L'image inconsciente du corps*. Paris: Seuil, p.162.

D'Auzac de Lamartine V (2002). L'obscénité : force d'émergence dans l'art contemporain, in *La voix du regard. L'obscène, acte ou image ?*, n°15, p.163-169.

Estellon V. (2014). *Les sex-addicts*. Paris: Puf (Que sais-je?)

Foucault M (1999). *Les anormaux*. Paris: Gallimard/Le seuil

Freud S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Gallimard, 1987, p. 67.

Freud S. (1915-17). *Leçons d'introduction à la psychanalyse*. O.C. XIV. Paris : PUF, 2000.

Freud S. (1922). La tête de Méduse. In: *Résultats, idées, problèmes*. T.II. Paris: PUF, 1985, 49-50.

Koren D. (2013). Destins du père. In *Totem et tabou. Cent ans après*. Dir. Basualdo C, Braunstein

N, Fuks B. Lormont: Le bord de l'eau

Lacoste P. (1998). Psychanalyse et cinéma. In *L'apport freudien. Eléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*. Dir. Kaufmann P. Paris: Larousse, p. 643-654.

Lebrun J.P (2007). *La perversion ordinaire*. Paris: Denoël

Olender M. (1986). Priape le mal taillé. In *Corps des dieux*. Dir. Malamoud C et Vernant J.P. Paris : Gallimard, p. 373-388.

Melman C. (2002). *L'homme sans gravité. Jouir à tout prix. Entretiens avec J.P Lebrun*. Paris: Denoël

Romano H. (2014). *Ecole, sexe & vidéo*. Paris: Dunod

Tisseron S. (2002). L'obscène est une machine de guerre contre la métaphore . In *La voix du regard. L'obscène, acte ou image ?*, n°15, 2002, p.116.

Eric BIDAUD